NOW
rayon FRC 15328

Case
FRC
15328

RÉPONSE
DE BRISE-FER, Dragon;
Au Père DUCHESNE.

MON CHER DUCHÊNE,

Jz ne devrois pas vous écrire avec ma plume, mais avec ma bayonette. Vous avez une plume de fer, et la mienne aura bien de la peine à vous paroître d'aussi bonne trempe. Votre lettre a fait verser des larmes aux patriotes mes camarades; ils ont reconnu dans ce langage nerveux la franchise de la probité, les intentions de l'honneur irrité. Ceux de mon régiment me chargent de vous répondre et de vous assurer qu'ils acceptent avec transport votre amitié loyale et vos aimables avis. Ah! mon cher et vieux ami, nous allons nous soumettre, mais ce n'est que par respect pour votre assemblée, ce n'est que pour montrer aux ennemis de la constitution qui nous enchante et qui les désole, que nous voulons obéir, même à des décrets surpris à sa sagesse dans un moment de tapage aristocratique, parce que nous savons, malgré toutes les rapsodies qu'on veut nous faire lire dans les chambrées, que le pouvoir sacré délégué tout entier par un grand peuple, qui n'est foutre pas composé de marionettes et de pantins, est sans bornes; parce qu'une Nation n'est pas supposée devoir

THE NEWBERRY
LIBRARY

outre-passer celles de la raison, de la justice et de la nature de ses droits éternels.

Depuis que je lis les discours d'un *Mirabeau*, d'un *Barnave*, d'un *Chapelier*, d'un *Thouret*, et de tant d'autres bons amis qui tombent sur les *Mauri-pistolets* et sur les *Tonneau-Cravates*, sur les *Frondeville Collombe* et les *Faucigni-coups-de-sabres*, comme sur des chiens enragés, et avec raison, je sens que je raisonne un peu.

Oui, foutre, mon ami, il y a du boucan dans l'armée, n'en soyez pas surpris On nous vexe, on nous tourmente encore avec une inflexibilité combinée qui finira par nous ennuyer; la moutarde nous montera au nez, et nous casseront la gueule à tous ces jeanfoutres-là.

D'où vient jusqu'à présent n'a-t-on porté des plaintes multipliées dans votre Assemblée que contre des soldats et jamais contre des chefs? Dans une armée comme la nôtre, où tant d'intérêts sont divisés, où celui du soldat paroît à chaque instant heurté sans pudeur et sans humanité, croyez-vous bien, père Duchêne, qu'aucun des chefs n'auroit encore fait quelque calembredaine aristocratique, et n'eût mérité punition? Peste soit de votre foutu révolution, si nous sommes encore sous le couteau des tyrans, sans qu'on puisse s'en venger! car c'est-là le *hic*. Nous n'ignorons pas cependant tous les grands avantages qui peuvent resulter pour nous de cette révolution. *Brise-fer* n'approuve cependant pas votre indulgence aussi coupable que pernicieuse. Faites un grand exemple, s'il en faut un; sauvez la France, sauvez-la promptement, sans quoi, quand les brigands qui sont soudoyés pour faire crier à la licence et pour discréditer le système merveilleux que les sots seuls ne sauroient comprendre, seront ras-

semblés en force, il ne sera peut-être plus tems que les coupables soient effrayés. Depuis trop long-tems ils se jouent de vos menaces, ils frémiront au contraire devant votre justice rigoureuse dont ils ne se foutront plus, une fois qu'elle se sera développée dans toute son énergie.

Ce n'est donc rien, foutre, quand on songe que tous les maux ensemble sont prêts à pleuvoir sur vous par les menées d'un tas de jeanfoutres qui riroient, n'en doutez pas, en calculant leurs victimes. Ce n'est, foutre, pas nous qui avons peur, ce n'est pas, *Brise-fer*, que tous les bourdonnemens de ces insectes intimident; ce n'est sans doute pas le *père Duchêne* à qui les clabauderies aristocratiques, les coups de fusils même donneroient la fièvre, lui qui n'a jamais vu d'autres dragées que des balles, et qui fumeroit sans doute sa pipe sur un tonneau de poudre. Mais nous craignons et avec raison les effets même de notre vengeance. Car les bougres seront confondus, pulvérisés, anéantis; on fera des trompettes de leurs os, des timbales de leurs peaux, des cocardes de leurs fressures. Mais, grands dieux! quelle victoire! Nous songerons un instant qu'ils furent nos frères; nos armes sanglantes échapperont de nos mains. Nous autres soldats nous sommes sensibles et plus généreux qu'eux. Nous pleurerions peut-être comme des jeanfoutres après les avoir foutu en papillotes, et leurs cendres iniques seroient purifiées par nos larmes citoyennes!.....Eux, au contraire, seroient-ils aussi vivement affectés? Leur triomphe seroit atroce, si nous voulions bien qu'ils l'obtinsent. Accoutumés à nous vexer impitoyablement, massacrer de *la canaille*, comme ils le disent, ne seroit pour eux qu'un jeu. L'ame du soldat, toujours indignement appellé machine, est bonne et gé-

néreuse ; il en est bien peu dans ceux qui le commandent. Ils sont français, mais, foutre, l'orgueil les a dénaturalisés, décomposés, rendus vains, durs, impertinens, barbares. Il n'est qu'un moyen de nous séduire et de nous convaincre, c'est de nous parler raison, de nous rendre justice, de ne pas grapiller sur cinq misérables foutu sols que nous avons, et nous ne bougerons pas plus que nos lits de camp. Mais, triste nom d'une bombe enflammée ! si l'on prend une fourche, et qu'au nom d'un roi bon on vienne nous foutimasser, quand la loi seule doit nous faire mouvoir, nous regimberons contre les tonneres d'aristocrates empestés qui nous foutront malheur.

Enfin, que veut-on, que demande-t-on ? Il faut pourtant que tout cela finisse ; et sans avoir l'esprit de notre ami *Grancé*, je trouve inconcevable que le français soit encore si mouton, que dans peu les ciseaux des tondeurs enrubannés lui couperont le poil jusqu'à l'épiderme, les oreilles et le reste comme à leurs chevaux, si nous ne montrons pas un front dix fois plus dur que les écus qu'ils entassent pour nous foutre en déroute un beau matin, un front armé de cornes menaçantes, indomptables et bientôt victorieuses. Voilà le sentiment de *Brise-fer*, qui aimeroit mieux être chien que d'être aristocrate. Car il faut être une foutu bête, avoir un génie de commère ou un cœur bien dépravé, bien lâche et bien petit, pour penser que des millions d'hommes ne doivent pas desirer d'obéir à des loix, plutôt qu'aux caprices d'une poignée d'exécrables vautours, qui se pavannent avec le plumage impunément arraché à tous les pauvres pigeonnaux du colombier, dont ils s'apprêtent sans façon à faire une grande compotte

aristocratique. Tenez, *père Duchêne*, je périrois cent fois, s'il étoit possible, pour que ma patrie fut libre. Mais avant de jurer tous de mourir, j'aimerois tout autant qu'on jura de vivre pour elle; car un mort pue; et le sacrifice une fois fait, on le fout à la voierie Jurons donc d'être vainqueurs, mais par-tout, par-tout!....

Je vous assure que vous avez su prendre les soldats par leur plus sensible, par l'honneur, car tous mes camarades ne s'en écarteront jamais. Je réponds d'eux comme de moi, ils me l'ont foutre juré. Ils sont tous dévoués à leurs amis, à leurs parens, à leurs maîtresses, qu'on feroit sans doute rôtir s'ils étoient les plus foibles. Comptez sur leurs bras! Non, non, jamais *Brise-fer* et ses camarades ne se laisseront corrompre à prix d'or. Les pauvres citoyens qui sont nos meilleurs amis, ceux de *Paris* sur-tout, qui ont fait boire leur meilleur vin à nos vétérans, à nos patriarches, nous regarderoient comme des scélérats, comme des jeanfoutres, si nous allions éventrer leurs pères, leurs femmes, leurs petits qui sont de si bonne race. N'en craignez rien, foutre; il y a bougrement de la moëlle dans tous nos bras au service des patriotes et des opprimés. Vous étiez bien bons de prendre la Bastille, et de venger tous ces gueux-là des maux qu'on leur avoit fait souffrir sous le nom de tant de Rois, trompés ou injustes, et par les ordres de ce pouvoir dont ils sont en ce moment fanatiques, parce qu'il leur faut un grand cheval de bataille. Vous étiez trop bons d'aller vous faire démolir la cervelle en renversant ces tours hideuses! aujourd'hui, elles seroient à vous, et vous en foutriez une centaine au pain et à l'eau, pour vouloir nous réduire, nous et tant d'autres, au désespoir, au-lieu

d'oublier généreusement qu'eux seuls sur la terre avoient des droits, au-lieu de nous inviter, et de nous disposer à les chérir de tout notre cœur, comme nos amis et nos frères. Il leur seroit si facile avec les grandes richesses qui leur restent encore, de faire briller de nouvelles vertus ! Mais les bougres n'ont d'autre envie que celle de se venger : mais comment auroient-ils des succès ? seroit-ce en passant à travers une forêt de quatre millions de baïonnettes et de sabres, bien affilés au moins ? .....

Mon cher *Duchêne*, un grand malheur, c'est qu'on ne peut changer l'opinion d'un ramas d'archicruches qui, à cent lieues de la Capitale, croient comme une chose sacrée des foutues saloperies envoyées même sous le couvert de l'Assemblée. C'est que votre misérable singe de *Durozoi*, dont les foutus grimaces périodiques attendrissent aux larmes une foule de têtes à perruque, et de guenons minaudières, envoie impunément ses feuilles dégoûtantes jusqu'au-delà des mers, et tant d'autres, sans que vous tombiez sur ces jeanfoutres-là comme sur des bêtes féroces, dont la bave seule est un poison. Faites-moi de tous ces excrémens d'Astarot un fumier pour engraisser le champ fertile de la constitution ! Est-ce que ces bougres-là sont invisibles ? ce ne sont pourtant pas de purs esprits !

Pleins de confiance dans vos forces, vous avez l'air de vous endormir ; mais la ruse et la perfidie rodent et veillent sans cesse autour de vous. Prenez-y garde ; tous les troubles de l'armée viennent des ci-devant très-grands. L'officier pauvre qui sait qu'on payoit mieux les services des valets des ministres que les siens, gémit et est patriote. Renvoyez-moi les ci-devant gros et puissans : vous aurez

bientôt d'autres chefs qui sauront encore mieux nous conduire et se faire aimer. Le soldat obéira, parce qu'il ne sera plus brusqué, mais commandé par des braves qui comme lui ayant mangé du pain dur, ne lui feront pas regretter, mais estimer son métier. Nous en avons, et pour l'honneur français j'aime à le dire, nous avons de braves officiers pour lesquels nous donnerions notre sang, parce qu'ils nous regardent comme des hommes et non pas comme des sangliers, parce que les très-hauts et très-merveilleux les regardoient eux-mêmes comme de pauvres bougres, parce qu'ils ne sont riches qu'en bravoure, parce qu'ils n'ont pas eu l'honneur de poursuivre un cerf dans les chars surdorés du prince. Ceux-là seront nos généraux, nos amis, nos pères. Eh! foutre, est-ce aux genoux d'une poupée enluminée comme une bétrave, et parfumée comme un hôpital, qu'on apprend à y envoyer l'ennemi, à le vaincre, à lui brûler la moustache, à gagner des lauriers?

Mais, mon ami, je crains que ma lettre ne soit trop longue, et je me réserve à une autre fois. En attendant soyez tranquille, nous suivrons vos avis, nous aimerons le bon côté, le côté des dieux de l'Assemblée Nationale; ce côté gauche qui sera vainqueur, appuyé par nous et par la justice de sa cause; ce côté gauche qui sera placé dans le ciel à la droite de votre grand général des étoiles, qui l'a secondé depuis quelque tems si vigoureusement contre les tyrans ennemis nés de ce peuple qui n'a pas besoin comme eux des verges de fer de Francklin, pour se garantir de la foudre vengeresse des grands crimes. Nous obéirons à l'ancienne discipline, même avec une patience infinie,

jusqu'à la fin des travaux qui vont améliorer complettement notre sort. Si le succès ne couronne pas l'œuvre sublime objet de notre admiration profonde et de nos vœux ardens, nous serons si réservés qu'on ne dira foutre pas que c'est la faute du soldat français.

Adieu, père Duchêne, je veux vous connoître, et je vendrois plutôt mon sabre, foutre! pour boire avec vous la goute à la santé de la NATION et du Roi. Vous me prêteriez le vôtre, et c'est alors que vous verriez ce que vaut votre ami,

BRISE-FER.

A PARIS, de l'Imprimerie de CHALON, rue du Théâtre Français.